
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.48941

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Spolète de 1958: »Panorama de l'histoire urbaine de la Péninsule ibérique du Ve au Xe siècle«.

Viennent ensuite deux autres rapports aux semaines de Spolète: »L'église visigotique du VIIe siècle et ses relations avec Rome« (Pages 90 à 132, Settimana 1959, tome VII) et »La Péninsule ibérique du VIIe au Xe siècle. Centres et voies de rayonnement de la civilisation« (pages 133 à 192, Settimana 1963, tome XI).

Pour clore le volume on a choisi le texte du rapport de l'auteur à la semaine du Centre d'Etudes sur la spiritualité médiévale de Todi, de 1961 (Atti, tome IV): »Spiritualité du culte et du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle avant la première croisade«.

Il serait inutile de résumer le contenu de ces textes, bien connus des médiévistes. Il est cependant intéressant de signaler la parution de ce recueil qui est essentiellement destiné aux lecteurs hispaniques. L'intérêt pour le lecteur étranger est celui du caractère synthétique de tous ces rapports qui constituent en quelque sorte un panorama de différents aspects de l'histoire hispanique du haut Moyen-Age.

XAVIER BARRAL I ALTET, Paris

Georg SCHEIBELREITER, *Tiernamen und Wappenwesen*, Wien-Köln-Graz (Böhlau) 1976, 150 p. (Veröffentlichungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, XXIV).

En dépit des nombreuses études qui lui ont été consacrées depuis le XVII^e siècle, le problème de l'origine des armoiries est loin d'avoir été résolu. Si l'on s'accorde sur la date de leur apparition (second quart du XII^e siècle) et sur les causes essentiellement militaires de celle-ci (rendus à peu près méconnaissables par le capuchon du haubert et le nasal du casque, les combattants occidentaux ont, entre 1120 et 1160, pris l'habitude de faire peindre sur la grande surface plane de leur écu des figures – géométriques, animales ou florales – leur servant de signes de reconnaissance au cœur de la mêlée), les auteurs, en revanche, divergent profondément quant à savoir si ces premières armoiries sont le produit d'une mode originale ou bien si elles sont les héritières d'usages emblématiques antérieures, plongeant leurs racines dans une antiquité plus ou moins lointaine. La publication récente de la thèse de Georg Scheibelreiter, *Tiernamen und Wappenwesen*, qui se propose d'examiner dans les pays germaniques les rapports entre l'anthroponymie et l'emblématique des origines jusqu'à la fin du XII^e siècle, vient à point pour relancer l'étude de ce problème et pour établir, enfin, un trait d'union entre les recherches – parallèles, mais le plus souvent s'ignorant mutuellement – menées depuis plus d'un siècle, d'une part par les historiens français, anglais et suisses (W. S. Ellis, L. Bouly de Lesdain, A. R. Wagner, P. Adam-Even, R. Viel, D. L. Galbreath), d'autre part par les historiens allemands et autrichiens (G. A. Seyler, C. U. von Ulmenstein, A. Anthony von

Siegenfeld, E. Gritzner, T. Ilgen, O. Höfler, H. Horstmann, E. Kittel). En cette matière, importante et suggestive se révèle la longue introduction que G. Scheibelreiter a placée en tête de son étude et qui dresse un historique complet de la question depuis 1880, en résumant les différentes théories de ces auteurs.

Parmi ces théories, deux sont aujourd'hui définitivement abandonnées: d'une part celle – qui fut chère aux auteurs médiévaux et à ceux du XVI^e siècle – d'une origine gréco-romaine et d'une filiation entre les insignes emblématiques de l'Antiquité et les armoiries du XII^e siècle; d'autre part celle d'une origine orientale et de l'emprunt d'une coutume musulmane par les Occidentaux au cours de la première ou de la seconde croisade. Cette dernière théorie a longtemps prévalu, mais M. Prinet et L. A. Mayer ont définitivement montré comment l'adoption d'usages »héraldiques« par les peuples de l'Islam était postérieure de plus d'un demi-siècle à l'apparition des armoiries en Occident.¹ Une troisième théorie, née au XIX^e siècle, connaît de nouveau depuis une trentaine d'années la faveur de certains chercheurs allemands et autrichiens: celle d'une origine germanique et d'une filiation ininterrompue entre les emblèmes utilisés par les peuples germano-scandinaves pendant les derniers siècles de l'Antiquité et le haut Moyen Age et les armoiries telles qu'elles sont apparues au XII^e siècle. Cette théorie, qui se place pour une bonne part dans la lignée des travaux de P. E. Schramm, a surtout été illustrée par les études de Otto Höfler.² Cet auteur, à plusieurs reprises, a soutenu la thèse d'une solution de continuité entre les insignes barbares et les armoiries européennes, et a affirmé que l'on ne pouvait pas vraiment parler d'apparition des armoiries au XII^e siècle étant donné que de nombreuses sources, archéologiques ou littéraires, laissent entendre qu'elles existaient déjà, sous des formes différentes mais avec une essence semblable, pendant le haut Moyen Age. C'est sur les conclusions de cette théorie »germanique et continue« – à laquelle E. Kittel avait déjà apporté quelques nuances et quelques critiques³ – que revient G. Scheibelreiter, en limitant volontairement son sujet aux figures emblématiques fondamentales (les animaux) et en cherchant si le lien qui existe entre le nom et l'emblème aux époques préhéraldiques se retrouve également au XII^e siècle, et si oui quel en est sa nature.

Le plan de l'ouvrage est simple. Le premier chapitre est consacré à l'anthroponymie, aux significations (religieuses, magiques, mythologiques, symboliques) des noms, aux raisons de leur choix, à leur utilisation, aux rapports entre les noms et les structures sociales, entre les noms individuels et les noms collectifs, entre le nom de personne et le nom de l'animal image de la divinité. Le second chapitre traite des emblèmes antérieurs aux armoiries, de leur essence, de leur

¹ M. PRINET, De l'origine orientale des armoiries européennes, dans *Archives héraldiques suisses* XXVI (1912) p. 53–58; L. A. MAYER, *Saracenic Heraldry: a Survey*, Oxford 1933, p. 1–17.

² Citons surtout: *Zur Herkunft der Heraldik*, dans *Festschrift Hans SEDELMAYR*, München 1962, p. 134–200, et: *Vorformen der Heraldik*, dans *Recueil du 10^e congrès international des sciences généalogique et héraldique*, Vienne 1970, p. 363–370.

³ *Wappentheorien*, dans *Archivum heraldicum* 1971, p. 18–26 et 53–59.

rôle, de la manière dont ils sont exprimés. L'auteur étudie successivement les »enseignes« (mot qui ne traduit qu'imparfaitement le terme allemand *Feldzeichen*), le casque, le bouclier, l'épée et quelques autres supports, toujours militaires, de l'insignologie. Sur cette matière dense et complexe, G. Scheibelreiter, sans fournir des résultats vraiment nouveaux, apporte beaucoup de clarté en faisant la synthèse d'informations dispersées, parfois contradictoires, que procure l'examen d'un abondant matériel documentaire à la fois écrit et figuré. Le troisième chapitre, qui étudie les influences du symbolisme chrétien des animaux sur l'emblématique occidentale, constitue le point essentiel de l'ouvrage parce qu'il apporte un démenti sérieux aux thèses de O. Höfler et de son école. À l'aide d'exemples choisis parmi les animaux les plus »signifiants« (aigle, ours, dragon, serpent, licorne, griffon, cerf, lion, panthère, cheval, sanglier, loup, cygne, corbeau), G. Scheibelreiter montre comment le christianisme a transformé l'essence de l'emblématique, comment aux significations magiques ont fait place des significations morales, et comment l'influence immense du *Physiologus* et des bestiaires sur toutes les formes de la création artistique et littéraire traduit une évidente »dépaganisation« du monde animal, entièrement récupéré à des fins christologiques. Un dernier chapitre reprend ces différentes questions en comparant l'évolution des anthroponymes animaliers et des emblèmes zoomorphes, des origines jusque vers 1200. Le tournant de cette évolution se situe précisément entre 800 et 1100, entre l'époque de Charlemagne et la première croisade, lorsque le symbolisme chrétien remplace définitivement les différentes manifestations du totémisme primitif. Les dernières pages de l'ouvrage, consacrées au XII^e siècle, étudient la présence des animaux dans les premières armoiries et les motifs (symboliques, religieux, politiques, techniques ou artistiques) qui ont présidé à leur choix. L'auteur conclue en soulignant les origines diverses de ces premières armoiries, qui ne sont ni une création originale, ni les héritières directes et uniques des emblèmes germaniques, mais qui sont le résultat de la fusion en un seul système de différentes habitudes emblématiques ou ornementales antérieures, adaptées à des structures sociales, militaires et psychologiques nouvelles. Peut-être faut-il regretter ici que l'auteur n'ait pas abordé le problème des règles de composition – et notamment celle de l'emploi des couleurs – auxquelles sont soumises les armoiries dès leur origine? Car ce sont ces règles, au reste peu nombreuses, qui font de l'héraldique européenne un système entièrement différent de tous les autres systèmes emblématiques, antérieurs ou postérieurs, militaires ou civils.

L'immense mérite de la thèse de G. Scheibelreiter est de se situer au carrefour de différentes disciplines et de faire la synthèse d'informations jusqu'ici extrêmement dispersées. Pour apporter de la lumière, beaucoup de lumière, sur une matière que sa densité rendait particulièrement obscure, l'auteur a dû se faire tour à tour philologue, archéologue, héraldiste, historien des religions, du droit, de l'art, de la culture et de la société. En ce sens, son travail constitue un modèle de recherche pluridisciplinaire, un modèle d'histoire décloisonnée. Remercions-le également pour la pureté et la clarté de sa langue, qui facilite la lecture d'un texte abordant des questions complexes à celui dont l'allemand

n'est pas la langue maternelle. S'il ne résout pas définitivement le difficile, l'insoluble problème de l'origine des armoiries, le travail de G. Scheibelreiter suggère à l'historien du blason une hypothèse qui à l'avenir mériterait peut-être d'être étudiée en profondeur: celle d'une essence différente, au moins pendant le XII^e siècle, entre les armoiries d'Europe occidentale (vallée du Rhin comprise), qui seraient la manifestation individuelle de phénomènes de goût et de mode, et celles d'Europe centrale et orientale, qui seraient avant tout l'expression d'une emblématique collective, plus symbolique qu'affective. Enfin, dans une perspective plus large (faut-il dire »structuraliste«?), l'ouvrage de G. Scheibelreiter souligne, une fois de plus, la place importante, considérable même, qu'a toujours occupé le monde animal dans l'histoire psychologique de l'homme. Toute étude sur ce que l'on appelle désormais les »structures anthropologiques de l'imaginaire« – étude pour laquelle les emblèmes constituent une source particulièrement instructive – doit d'abord passer par le bestiaire parce qu'à travers les pays, les époques et les civilisations, l'homme semble avoir toujours trouvé dans l'animal le lieu privilégié de ses pulsions symboliques.

Michel PASTOUREAU, Paris

Order and Innovation in the Middle Ages: Essays in Honor of Joseph R. STRAYER, edited by William C. JORDAN, Bruce McNAB, Teofilo F. RUIZ, Princeton (University Press) 1976, XII – 582 p.

Un certain nombre d'historiens, disciples ou amis de Joseph Strayer, se sont réunis pour offrir à l'éminent médiéviste des Etats-Unis un recueil de travaux. Les articles vont du Domesday Book au XV^e siècle, abordant des domaines variés. Il nous est impossible, dans un court compte-rendu, de dire l'intérêt de ces vingt-cinq communications et nous nous contenterons de signaler celles qui nous ont paru personnellement apporter des éléments particulièrement intéressants et des ouvertures nouvelles.

John B. FREED propose une étude des limites d'états d'après les circonscriptions de certains ordres monastiques au XIII^e siècle, spécialement nourrie en ce qui concerne les pays de l'Europe de l'est. Charles M. RADDING fournit des indications copieuses sur le personnel employé pour les aides en Normandie de 1360 à 1380, avec le curriculum des officiers; il s'agit d'un important complément à la Gallia regia. Philippe WOLFF s'interroge sur le sens de l'expression »période féodale« en ce qui concerne l'histoire monétaire européenne, insistant sur l'intérêt des émissions de X^e et XI^e siècles, période où la monnaie commence à être réellement le moyen des échanges. Richard W. KAEUPER établit les rapports de la crise de 1297 avec les finances de Philippe le Bel. John F. BENTON publie un compte de nouveaux acquêts dans le bailliage de Troyes, provenant de l'Archivio di Stato de Florence, taxe recueillie par Cepperello da Prato, connu dans l'œuvre de Boccace sous le nom de Ser Ciapelletto. Raphaël